

1835 et 1836 contre les ennemis de nos libertés politiques. Personne n'était plus dévoué à M. Papineau. Un jour, voyant le tribun canadien qui venait de parler pendant trois heures, attaqué avec fureur par les députés bureaucrates, il se leva pour le défendre et le fit avec tant de succès, que M. Papineau cédant à l'émotion générale, s'élança dans un moment généreux et spontané, vers son ami et lui dit en lui serrant la main :

Mon vaillant ami, vous m'avez non-seulement rendu un service signalé, mais vous vous êtes encore fait bravement et noblement le champion des intérêts sacrés de notre chère patrie. Aussi que notre amitié se resserre davantage, et je vous assure que si cette fois est la première que je vous cède ma place, elle ne sera certainement pas la dernière.

M. Papineau rendait au Dr Bardy confiance pour confiance, amitié pour amitié, il l'appelait l'un de ses meilleurs amis.

M. Papineau ne fut pas le seul homme distingué qui sut apprécier l'intelligence et le caractère du Dr Bardy. Lord Gosford le remarqua et l'estima la première fois qu'il le vit et lui parla ; il admira sa franchise, sa loyauté et son désintéressement. Il manifesta plus d'une fois l'estime qu'il lui portait, l'invitait à son château, lui prenait familièrement le bras quand il le rencontrait, pour causer des affaires publiques et avoir son opinion sur les questions brûlantes de l'époque.

Le Dr Bardy se fatigua vite de la politique ; il fallait à son esprit studieux, à son âme douce et paisible une vie plus tranquille.

Voulant se consacrer à l'exercice de sa belle profession sur un théâtre digne de sa noble ambition et ses talents, il alla se fixer à Saint-Roch de Québec où on l'appelait depuis longtemps. Le Dr Bardy était à sa place à Saint-Roch, au milieu de cette brave population aux fortes passions, à la tête un peu chaude quelquefois, mais au cœur si bon, si généreux, où l'âme et le corps offrent un champ si vaste aux opérations de l'homme de bien et de science.

A peine fut-il arrivé dans la vieille capitale que sa maison fut assiégée. Ils n'étaient que deux médecins, lui et le Dr Rousseau, pour satisfaire aux besoins de la clientèle, et il en aurait fallu quatre. Sa bonté, son zèle, son affabilité, ses succès lui firent bientôt une réputation considérable. Tout entier à ses devoirs, infatigable et d'une patience admirable, partant au premier appel, il n'a, pendant des années, dormi que trois ou quatre heures par nuit. Pendant vingt-cinq ans le Dr Bardy a été le serviteur dévoué de cette rude population de travailleurs de Saint-Roch ; pendant vingt-cinq ans il s'est livré corps et âme à son service et a réalisé au milieu d'elle le type admirable du médecin tel que représenté dans le drame et le roman du "Médecin des Pauvres."

Quelques traits pris au hasard entre mille donneront une idée de sa charité.

Un jour, on l'appelle dans une pauvre famille atteinte du typhus. Le père, la mère et les cinq enfants, en proie au terrible fléau, étaient devenus des objets d'horreur pour leurs meilleurs amis, leurs plus proches parents ; tout le monde les fuyait. Le bon docteur est touché de compassion, il s'installe en quelque sorte aux chevet de ces infortunés et non-seulement il leur donne tous les secours de son art, mais les voyant dans le plus complet dénudement, il les nourrit, leur porte tous les jours du linge, des aliments, des bouillons, tisanes et autres potions que son excellente femme, pour être de moitié dans sa charité, préparait de ses propres mains. Poussant le dévouement jusqu'à ses plus extrêmes limites, véritable sœur de charité—lui, l'homme délicat par excellence qu'une femme et une fille chéries traitaient comme un enfant—il donnait à cette famille abandonnée ces soins intimes qui répugnent aux natures les plus fortes. Il disputa à la mort avec acharnement ces pauvres gens et ne cessa de combattre que lorsqu'il eut remporté une victoire complète.

Cette victoire faillit lui coûter cher ; le terrible fléau l'atteignit lui-même ; un moment il fut entre la vie et la mort. La

mort, heureusement, eut honte de briser une pareille existence, d'enlever aux pauvres leur providence. Il guérit et se remit au travail.

Il avait un vieux serviteur—"le père Beaumont"—qui passait la plus grande partie de son temps à porter à droite et à gauche les aumônes de son maître. Un jour, le père Beaumont perdit patience et dit au bon docteur :

"Écoutez-donc, pensez-vous qu'à mon âge je puis continuer longtemps encore à courir après tous les *quêteurs* de la ville pour leur porter vos paquets, à monter et descendre des escaliers avec des paniers chargés. Tous les jours, du matin au soir, même la nuit, c'est la même chose, je n'arrête pas.

—C'est vrai, père Beaumont, ce que vous dites là. Eh bien ! quand vous ne pourrez plus marcher je prendrai votre place, j'irai moi-même, si ma vilaine jambe cassée me le permet, porter à ces pauvres gens ce qu'il leur faut."

L'une de ses dernières pensées, l'un de ses derniers battements de cœur fut pour les pauvres. Sur son lit de mort il biffa dans ses livres les comptes d'un grand nombre de personnes, et fit promettre à son épouse de ne jamais inquiéter ces pauvres gens. C'était sa dernière aumône ; elle représentait de quatre mille cinq cents à cinq mille piastres.

Sa probité était aussi grande que sa charité. Un jour, deux personnes se présentèrent à son bureau et lui offrirent cinq cents piastres s'il voulait seulement répondre en deux mots à une certaine question d'une nature un peu délicate. Elles n'avaient pas fini d'exposer leur affaire que le Dr Bardy se levant, indigné, leur disait de passer la porte. Le cas pourtant n'était pas grave ; pour cinq piastres aujourd'hui beaucoup de médecins ne se feraient pas scrupule de répondre à une pareille question.

L'instruction publique n'a pas eu dans notre pays de partisan plus dévoué, de protecteur plus généreux, elle a été après la médecine le principal objet de ses études et de son dévouement. Nommé inspecteur des écoles en 1852, il a rempli les devoirs de cette charge avec un zèle et une intelligence que constatent ses nombreux écrits et discours.

Que de jeunes gens, d'hommes appartenant à toutes les classes de la société lui doivent leur éducation !

Toutes les œuvres qui avaient pour but d'instruire et de rendre le peuple meilleur et plus heureux trouvaient en lui un protecteur aussi ardent qu'éclairé. Comme il ne perdait jamais un instant, il trouvait le temps de tout faire, de s'occuper d'une foule de bonnes choses en dehors de sa profession. Bon écrivain, orateur agréable, fort instruit, il a écrit et parlé avec talent sur les sujets les plus variés, entr'autres : la médecine légale ou jurisprudence médicale, la botanique, l'horticulture, le magnétisme, la physique organique et inorganique, l'éducation des idiots et des imbéciles, l'instruction publique, les bienfaits de l'instruction publique, etc.

La plus belle de ses œuvres, la preuve la plus éclatante de son patriotisme fut la fondation à Québec de la belle Société Saint-Jean-Baptiste.

M. Duvernay avait, en 1834, à une époque de luttes et de dangers, jeté les fondements de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

En 1842, au lendemain de l'Acte d'Union destiné à nous perdre, M. Bardy crut avec raison que les Canadiens-français n'avaient pas moins besoin qu'en 1834 de s'unir pour recommencer les combats de la liberté. Le 19 juin de cette année, dans une nombreuse assemblée convoquée à l'hôtel de tempérance Maheux, du faubourg Saint-Roch, le Dr Bardy démontra la nécessité de fonder une grande association pour célébrer la Saint-Jean-Baptiste. Sa proposition fut acceptée avec enthousiasme, on jeta immédiatement les fondements de la nouvelle société, le Dr Bardy en fut nommé président et M. N. Aubin—l'un des fondateurs—vice-président.

Huit jours après, la Saint-Jean-Baptiste était célébrée pour la première fois dans

les murs de Québec. La vieille cité de Champlain, couronnée de fleurs et de drapeaux, fut belle et joyeuse comme une fiancée le jour de ses noces ; jamais elle n'avait paru si jeune. Une grand-messe des plus solennelles fut célébrée, et le sermon du jour fut prononcé par l'ex-abbé Chiniquy. On ne pouvait dans le temps choisir une voix plus éloquente.

Après la messe il y eut procession à travers les principales rues de la ville, au milieu d'une population enthousiaste, et le soir un banquet magnifique réunissait deux cents convives. Comme c'était un vendredi, on s'abstint de viande et même de boissons alcooliques, ce qui n'empêcha pas les toasts ni les discours. Les orateurs de la circonstance furent le Dr Bardy et MM. Cauchon, Chauveau, Belleau, Aylwin, Etienne Parent, Auguste Soulard et P. M. Derome. Inutile de dire, après avoir cité ces noms, que les discours furent éloquentes.

Ce fut un jour de joie et de gloire pour la société Saint-Jean-Baptiste et pour son dévoué fondateur et président le Dr Bardy.

Pendant plusieurs années la Société ne voulut pas avoir d'autre président. M. Bardy vit avec orgueil grandir et se développer, grâce à ses soins constants, à son travail persévérant, cette enfant chérie de son patriotisme.

Mentionnons encore parmi les œuvres que Québec lui doit en grande partie l'érection du monument de Sainte-Foye.

On avait posé en 1855 la pierre angulaire de ce monument destiné à honorer le mémoire des braves soldats tombés dans la dernière bataille des plaines d'Abraham. Cinq ans après, en 1860, il n'était pas encore achevé faute d'argent. M. Bardy était alors président de la Société St-Jean-Baptiste. Il entreprit de compléter cette œuvre de reconnaissance nationale et se mit à l'œuvre avec l'activité et la persévérance qui le caractérisaient. Pendant trois ans il écrivit, parla, mendia des souscriptions, devint importun même à force de sollicitations. Enfin, en mil huit cent soixante-trois il eut le bonheur de voir le couronnement de ses travaux, d'assister à l'inauguration du magnifique monument de Sainte-Foye dans une démonstration publique et nationale à jamais mémorable.

Comme on le voit, le Dr Bardy était doué des qualités précieuses—trop rares parmi nous—qui constituent l'homme d'action. Il ne se bornait pas à écrire et à parler, il dire sur tous les tons qu'il fallait faire telle ou telle chose, mais il la faisait, il agissait.

Il mena une vie active jusqu'au dernier moment, ménageant peu ses forces et sa santé. Il mourut le 7 novembre 1869, à l'âge de soixante-douze ans, après avoir reçu les derniers sacrements avec beaucoup de ferveur, et avoir fait des adieux touchants à sa famille et à ses amis.

Presque toute la presse du pays fit l'éloge de ses vertus et de son patriotisme, et le Dr Painchaud—un autre bon citoyen—jeta sur sa tombe, en guise de fleurs, les belles paroles qui suivent :

La société vient de perdre un de ses dignes membres ; je perds, moi, mon intime ami ; il m'a rendu de grands services ; je ne l'ai pas abandonné durant sa longue et douloureuse maladie.

A mon dernier adieu, deux jours avant sa mort, je lui dis : "Mon cher ami, vous allez quitter ce monde avant moi, je vous suivrai de près. Puisse-je nous rencontrer en paradis ! Notre foi nous le fait espérer."

Le Dr Bardy a été tendre époux, bon père, bon citoyen, bon médecin, et est mort en bon chrétien. Les pauvres pleurent sur sa tombe ; c'est un bel éloge. Je laisse à d'autres à parler des fonctions publiques qu'il a remplies avec tant de zèle.

De son premier mariage, le Dr Bardy avait eut sept enfants, dont l'un, le Dr Louis-Eusèbe Bardy, de Saint-Roch de Québec, mourut quelques semaines après son père.

En 1840, il épousa en secondes noces Mlle Marie-S. Lefebvre, fille du major François Lefebvre, de Saint-Valier, et eut de ce mariage deux filles, dont la plus jeune est Mlle Céline Bardy—la seule survivante de cette nombreuse famille.

Nous regrettons de ne pouvoir publier la lettre que Mlle Bardy écrivait à une amie, quelques jours après la mort de son

père. Si cette belle lettre fait l'éloge du défunt, elle fait aussi honneur à l'épouse et à la fille dévoués qui l'ont tant aimé ; elle montre qu'au patriotisme et à l'amour du bien, le Dr Bardy joignait ces aimables qualités qui rendent un homme cher à tous ceux qui le connaissent intimement ou vivent avec lui.

"C'était, disait un journal anglais, un homme de la vieille école, gai, affable et hospitalier, dont l'esprit et les manières rappelaient les vieux gentilshommes français."

Enthousiaste, franc, ouvert, disant volontiers tout ce qu'il pensait, entreprenant, hardi comme tous les hommes d'action, il devenait un peu déclassé dans ses dernières années—à une époque où on commençait à n'admirer que les esprits froids, à accuser d'excentricité les cœurs enthousiastes.

Pourtant, c'est grâce à l'enthousiasme, aux nobles impulsions du cœur que les hommes comme le Dr Bardy font de grandes et bonnes choses. Incompris quelque fois pendant qu'ils vivent, la postérité les venge en leur élevant des monuments. Dieu permet sans doute, pour les récompenser, qu'ils voient du haut du ciel le fruit de leurs œuvres. S'il est donné au Dr Bardy de contempler, le 24 juin prochain, le spectacle grandiose que présentera Québec, il ne regrettera pas la peine qu'il s'est donnée et les sacrifices qu'il a faits pour y fonder la Société Saint-Jean-Baptiste.

L.-O. DAVID.

## L'ÉMEUTE DE QUÉBEC

La ville de Québec vient d'être encore le théâtre d'un de ces conflits populaires pour lesquels elle est malheureusement renommée depuis longtemps. Les querelles entre les ouvriers du port ont recommencé avec les premiers arrivages de la saison. C'est encore la rivalité entre les travailleurs irlandais et les travailleurs canadiens-français, qui a amené les hostilités. Il y a eu une bataille en règle lundi de la semaine dernière et plusieurs personnes ont été sérieusement blessées.

La bagarre a commencé par une attaque à coups de pierres et à coups de pistolets dirigée par une bande de manœuvres irlandais contre une troupe d'ouvriers canadiens-français, qui étaient employés à décharger la cargaison d'un steamer de la ligne *Dominion* arrivant d'Europe. Ceux-ci durent abandonner leur besogne, et le navire prit le large. La lutte se continua ensuite dans les rues de la ville jusqu'au jour suivant.

C'est toujours la même histoire, à propos de la population ouvrière de Québec, divisée de longue date par des rancunes et des haines de races absolument injustifiables. Nous ne voudrions pas chercher à incriminer un parti plutôt que l'autre, bien que la plus large part du tort revienne manifestement aux fils de la *Verte Erin*, dont les congénères font le même jeu au port de New-York ; mais il est évident qu'il règne dans la vieille cité un esprit populacrier et dangereux, qui est propre à nuire non-seulement à la réputation de la population québécoise, mais encore à ses intérêts matériels. Il est inutile d'insister sur le surcroît d'inconvénients qui découle d'un pareil état de choses pour une ville qui est le siège d'un gouvernement, et qui possède un groupe de population incontrôlable. Le séjour d'une pareille localité, que le commerce maritime menace d'abandonner, devient difficile, pour la législature, qui est troublée presque à chaque session, dans ses travaux par cette plèbe indisciplinée, dont l'audace est accrue par une longue habitude de l'impunité. Si cela se répète encore trop souvent, nos amis les Québécois ne devront pas être surpris s'il s'élève des voix pour proposer de transférer ailleurs le siège du gouvernement. Pour le moment, c'est seulement le patronage de quelques steamers océaniques qui ont passé tout droit depuis cette aventure, qu'ils ont perdu.

A. G.